

Un musée sous la mer

par Martine Sciallano, Conservateur au musée de Hyères

Conférence du mardi 18 octobre 2011

Texte, illustrations et mise en page de et par la conférencière.

Société Hyéroise d'Histoire et d'Archéologie



Épave de la Madrague de Giens © A.Chené CNRS/CCJ

Il n'y a qu'une archéologie, et l'archéologie sous-marine ne se distingue que par une technique commandée par l'adaptation à un milieu pour lequel l'homme n'est pas fait naturellement. Travailler sous l'eau, à des profondeurs variables, exige un équipement particulier et des règles strictes, qu'on ne peut transgresser sans mettre en péril sa vie et celle de ses coéquipiers. L'adversaire est le temps, puisque la durée d'une plongée est limitée, et qu'elle décroît avec la profondeur. Les opérations de fouille sous-marine doivent donc être, le plus possible, rapides, sans cesser d'être précises.

Les archéologues doivent également pouvoir donner au public, savant ou simplement amateur, la preuve de ce qu'ils ont vu et que lui ne verra pas : d'où l'importance primordiale de la photographie et de la qualité des photographes.

Au début du XXe siècle, l'archéologue Salomon Reinach affirmait, dans une formule restée célèbre : "*La mer est le plus grand musée du monde*".

Bien des décennies devaient cependant s'écouler avant que ne s'ouvre aux scientifiques la possibilité d'étudier des cargaisons antiques in situ.

C'est l'élaboration du scaphandre autonome, par le Commandant Cousteau et l'ingénieur Gagnan, en 1943, qui allait permettre l'éclosion de cette discipline nouvelle.



En 1952, Fernand Benoit, suivant l'exemple qu'avait donné en Italie Nino Lamboglia, posa pour la France les bases de l'archéologie subaquatique en inaugurant sur l'épave du Grand Congloué, en rade de Marseille, la première fouille méthodique d'un talus d'amphores.

La passion tenace de ces premiers fouilleurs, alliée au génie novateur du Ministre de la Culture, André Malraux, devaient aboutir à la création, en 1966, de la Direction des Recherches Archéologiques Sous-Marines, la D.R.A.S.M., premier service au monde officiellement créé dans le but d'inventorier, d'étudier et de protéger le patrimoine archéologique sous-marin.

La D.R.A.S.M. était installée primitivement à Marseille, au Fort Saint-Jean.

André Malraux © Internet



L'Archéonaute © DRASSM



L'André Malraux © DRASSM

Devenue Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines, elle a déménagé récemment sur le port de l'Estaque où sera amarré le nouveau bateau de recherche, l'André Malraux. Navire de 42 mètres à l'électronique sophistiquée, l'André Malraux remplacera dorénavant l'Archéonaute qui fut construit en 1967 à Arcachon et qui fut désarmé il y a un moins d'une dizaine d'années.

Un chantier de fouilles sous-marines

L'étude d'un gisement archéologique sous-marin nécessite la mise en place d'une infrastructure appropriée au domaine immergé. Les techniques de fouilles mises en oeuvre sur un chantier de ce type relèvent de la méthodologie traditionnelle de l'archéologie terrestre adaptée cependant aux conditions particulières du travail subaquatique.



Un chantier sous-marin ©
Ph. Folio CNRS/CCJ

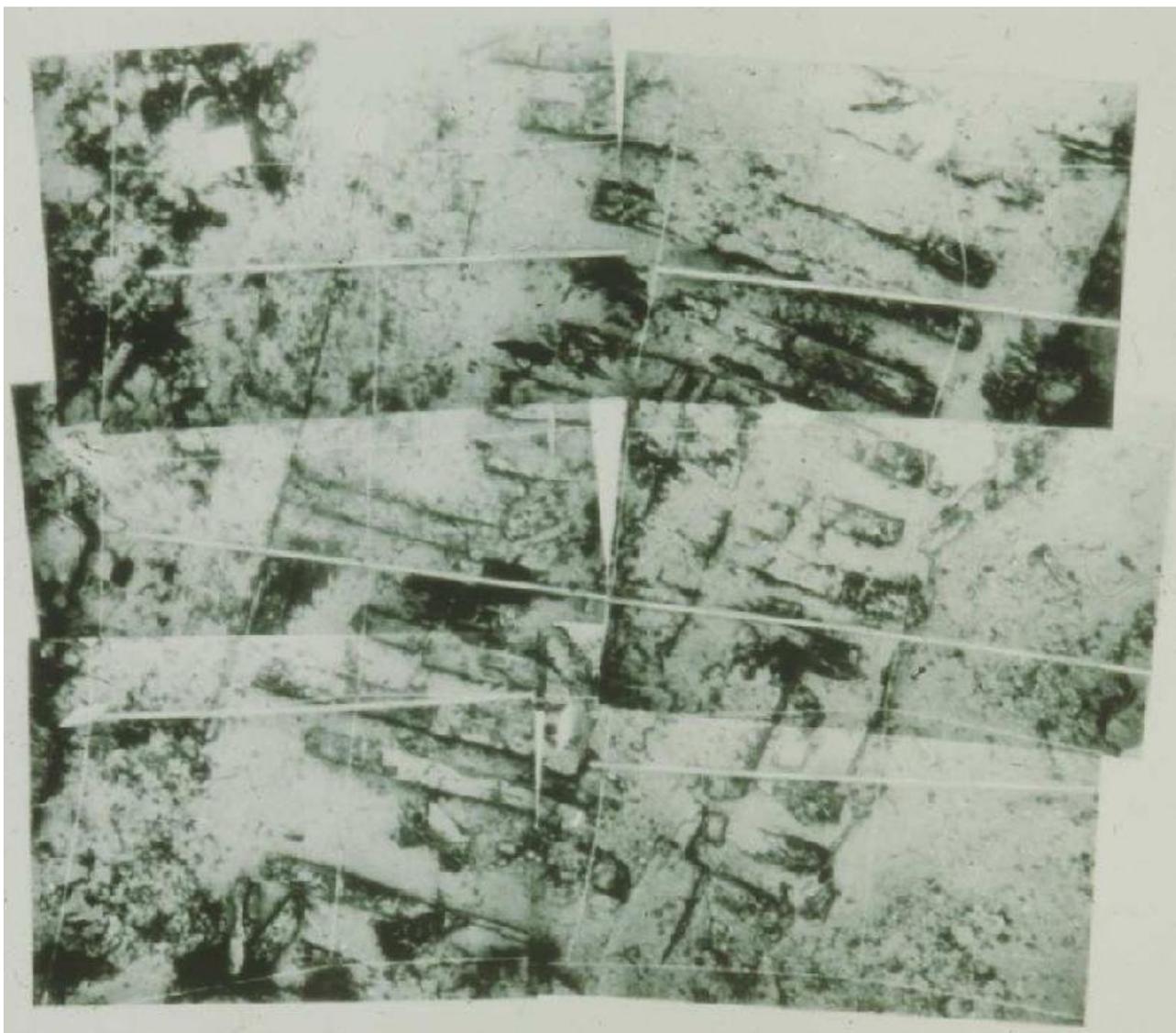
De même que l'archéologie terrestre exige la mise en place d'un quadrillage méthodique de la zone fouillée, un chantier sous-marin suppose l'installation préalable d'un carroyage orthogonal matérialisé, constitué de mailles de 1 x 1 m, 2 x 2 m ou 4 x 4 m, qui formera le canevas directeur de la fouille. Ce quadrillage est l'instrument de référence privilégié pour le calcul et l'enregistrement des coordonnées de chaque objet digne d'étude.

Pour dégager les tonnes de sédiments qui encombrant habituellement une épave et eu égard au peu de rendement des efforts musculaires en plongée, l'on fait usage de puissants aspirateurs sous-marins tels que les suceuses à eau et, surtout, les suceuses à air.

Lorsque la visibilité est bonne, l'on procède à une couverture photographique du site. Pour cela, on dispose sur la longueur de l'épave un bâti métallique horizontal à partir duquel une platine photographique fixée sur un pont mobile pourra être déplacée à la verticale du site. Après développement, l'on procède à un découpage minutieux des clichés, puis à un montage photographique où le site apparaît dans son intégralité.

Sous l'eau, les relevés se font sur des écritoires en P.V.C., à l'aide d'un crayon à mine de plomb ordinaire. Cette "ardoise" subaquatique permet aussi, naturellement, aux plongeurs de communiquer entre eux par écrit.

Au cours de la fouille, après que la position respective des objets remarquables a été soigneusement enregistrée, puis que ces derniers ont été photographiés in situ, il convient de les récupérer. On utilise pour cela des paniers grillagés, qui seront ramenés à la surface par des ballons gonflables, dont la capacité de levage s'échelonne le plus souvent de 30 à 2 000 litres.



Couverture photographique et montage © CNRS/CCJ

La fouille d'une épave concerne tout à tour ou simultanément le contenu et le contenant, la cargaison et le matériel de bord et les vestiges du navire lui-même. En Méditerranée, les épaves sont dans leur très grande majorité celles de navires de commerce antiques, découvertes grâce à l'émergence, sur le fond, de tumulus d'amphores. Ces témoins de la cargaison constituent des documents irremplaçables d'histoire économique.

Les vestiges conservés de la coque, les éléments du gréement ou les pièces d'accastillage apportent d'autre part leur contribution à l'histoire des techniques et, tout particulièrement, à celle de l'architecture et de la construction navales.

Les amphores et l'histoire de l'économie

Les amphores sont le conteneur par excellence du commerce maritime dans l'Antiquité, pour les trois produits alimentaires fondamentaux que sont le vin, l'huile et les conserves ou sauces de poisson. Il arrive que les amphores contiennent d'autres denrées ou d'autres matières (fruit, résine ...), mais cela est accessoire et quantitativement insignifiant. Un autre produit d'exportation de première importance, les grains, et spécialement le blé, était transporté en vrac ou en sacs dans la cale des navires et ne laisse archéologiquement que de très faibles traces.

Les amphores sont les plus précieux des guides pour qui étudie l'histoire de l'économie antique. Leur forme, en effet, est différente selon le produit qu'elles contiennent. Il y a des amphores à vin, des amphores à huile, des amphores à saumure (dérivés de poisson).

Une bonne connaissance des amphores que nous livrent les épaves se fonde donc sur ces trois critères, d'utilisation, d'origine, de chronologie. Elle permet, pour le monde romain en particulier, de contribuer à faire l'histoire de la production des denrées alimentaires des diverses régions, de leur exportation de province à province ou des provinces vers Rome ; l'histoire, en définitive, de l'économie essentiellement maritime, du monde antique, pour laquelle les documents archéologiques, et particulièrement ceux que révèlent les fouilles sous-marines, ont une importance fondamentale.



Amphores exposées © Musée d'Istres

Les épaves brossent les grands axes du commerce

Au VI^e siècle avant J.-C., le commerce étrusque du vin sur les côtes de la Gaule et la céramique qui l'accompagne (bucchero). Aux Ve-IV^e siècles, reflets du commerce de la Grèce et de celui de Marseille, du commerce punique.



Épave sud Perduto © A.Chéné CNRS/CCJ

Ces époques anciennes sont quantitativement mal représentées. Il en va tout autrement de la période suivante : III^e-I^{er} siècles, l'exportation, qui devient massive au II^e siècle, du vin d'Italie du Centre et du Sud, vers l'Occident (et particulièrement la Gaule). C'est aussi l'époque de la céramique à vernis noir (dite étrusco-campanienne).

Vers la fin du Ier siècle avant J.-C., le courant économique majeur inverse son sens. C'est aux Ier-IIe siècles après J.-C., l'âge d'or des exportations d'Espagne : vers Rome, surtout, mais aussi la Gaule, les Germanies et la (Grande) Bretagne.

Aux IIIe-IVe siècles, la péninsule ibérique reste importante, mais ce sont les produits de l'Afrique, représentés ici surtout par des amphores à saumure et des céramiques de sigillée claire D (il faut ajouter l'huile, le vin et ... le blé), qui prédominent.

Le Moyen-Âge est, malheureusement, encore presque absent de notre archéologie sous-marine, faute de découvertes d'épaves.

Tiré de B. Liou Archéologie sous-marine, catalogue de l'exposition d'Arles, juillet-octobre 1983

Quelques liens pour approfondir vos connaissances :

[L'archéologie sous les mers](#)

[Le Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines](#)

[Archéologie marine en Méditerranée](#)

[Wikipédia - Archéologie sous-marine](#)